



FOIRE AUX QUESTIONS :

« Se faire aider par un père spirituel, oui ; mais, cela n'empêche pas que c'est moi qui dois prendre mes décisions ! Et puis, a-t-on vraiment besoin de savoir où l'on en est dans la vie spirituelle ? J'ai peur que cette « direction » soit introspection. » Anne-Claire, 28 ans

Commençons cette réponse par la fin : la direction est exactement le contraire d'une introspection ! C'est précisément pour éviter cet écueil que l'on fait appel à quelqu'un d'autre – un prêtre qui a les grâces d'état et en qui on a confiance, en l'occurrence – pour ne pas être le jouet de ses illusions. Un petit exemple, tiré du Talmud, ce commentaire juif de l'Ancien Testament, pourra le faire comprendre. Le propre de ce genre d'écrit est de se poser des questions à propos des détails les plus anodins du texte saint : l'Écriture étant inspirée, Dieu n'a rien laissé au hasard dans son expression. Méditant sur la création d'Eve dans la Genèse, l'auteur se demande pourquoi, lors de la présentation de la première femme à son époux, ils se trouvent face à face, et pas côte à côte, la main dans la main comme tous les amoureux ? Et il a cette très jolie interprétation : la vie sur la terre est pleine de dangers. Or, l'être humain est ainsi constitué qu'il ne voit que devant lui : il n'a pas des yeux en arrière comme les mouches ! Il voit donc les dangers devant lui, mais pas ceux qui lui arrivent par derrière. Il faut donc qu'il ait en face de lui quelqu'un qui veuille son bien et lui dise quand il est menacé sans le voir : « Attention, derrière toi, il y a un danger que tu n'as pas vu ! » On court précisément toujours le danger de rester centré sur soi, sans prendre le risque, ô combien nécessaire, d'être confronté à une autre pensée que la sienne. Eh oui, on a bien besoin de savoir où on en est dans la vie spirituelle : seul le réalisme paie, sinon, comme dit l'Évangile, on bâtit sa maison sur le sable. Cette opération de vérité est parfois douloureuse, mais rien de solide ne se fait sans elle. Il n'y a que peu de danger d'introspection si on fait ça devant Dieu. Et le cas échéant, le directeur de conscience pourra justement le dire.

Quant à la grande question de la liberté dans la direction spirituelle, il y aurait beaucoup à dire : qu'est-ce que la liberté ? Suis-je libre face à Dieu et à la vocation qu'Il me trace ? Où est la place de ma volonté personnelle ? Me reste-t-il une liberté quand je suis obligé de faire quelque chose ?

D'abord, le père spirituel n'est jamais un gourou : il se met à genoux aux côtés de son dirigé et demande avec lui les lumières de Dieu pour son bonheur et la meilleure réponse de vie à lui donner. Beaucoup d'humilité, de patience, parfois d'obscurité de part et d'autre. Ensuite, Volonté de Dieu et volonté de l'âme ne sont pas antagonistes. Contrairement à ce que dit le Proverbe, c'est « Dieu qui propose et l'homme qui dispose » : Dieu qui fait voir les choses et ensuite on engage toute son énergie intelligente pour réaliser ce qu'on a vu et choisi. Deux exemples peuvent aider à saisir cela : celui de sainte Thérèse d'Avila, docteur de la vie mystique, qui en était quelques étages plus haut, en fait de vie spirituelle, que la plupart de ses confesseurs pourtant zélés et intelligents. A une occasion, elle demande conseil pour l'une de ses fondations, et le confesseur lui dit : « Vous ferez ainsi... » Or elle savait que Dieu voulait autre chose. Mais comme elle est fille de l'Église, elle dit : « Bien, j'obéis ! » En même temps, elle priait en secret l'Esprit Saint d'éclairer le confesseur. A la fin de l'entretien, celui-ci lui dit : « Ecoutez, j'ai réfléchi... Je crois qu'il vous faudra plutôt faire le contraire ! » Sainte Thérèse n'a pas opposé son charisme à l'Église-institution. A plusieurs reprises, dans le Livre des Fondations, on voit qu'elle examine la situation, qu'elle pèse et soupèse, prend

conseil, puis, à un moment donné, elle dit : « Je veux ! » Et là, les choses se font selon Dieu, qui se range en quelque sorte à sa volonté. Mais elle ne lui est pas restée extérieure, elle s'est « mouillée » avec tout ce qu'elle était.

Le père spirituel est là comme garant, sécurité, garde-fou. Je connais un évêque qui avait une réaction semblable : quand un prêtre venait lui dire qu'il n'était pas content de son poste et voulait changer, il répondait assez sèchement : « Bon, que veux-tu ? » « Telle, paroisse... » « C'est entendu, tu l'auras ! Mais, pendant 5 ans, je ne veux plus t'entendre ! » Souvent, nos hésitations devant la volonté de Dieu, ou ce que nous croyons telle (d'où la nécessité du regard extérieur !), ne sont que peur de l'engagement réel ou peur d'être manipulé et peur de perdre son autonomie. On voudrait toutes les garanties de ne pas se tromper, sans l'inconvénient d'avoir renoncé pour de bon à sa volonté propre.

Ce n'est pas parce que le paternalisme existe qu'il faut renoncer à la paternité authentique qui est toujours respectueuse des sujets. Au total, oui, bien sûr, c'est le dirigé qui prend, devant Dieu, ses décisions et en est principalement responsable. Mais il aura auparavant vérifié que ce n'est pas sa fantaisie et ses humeurs du moment qui auront prévalu dans ses décisions... Cela ne peut se faire qu'avec l'aide d'un « vis-à-vis. »

Abbé François Clément – Diocèse de Fribourg – Suisse.